

## Post face :

### **il suffit de passer le pont (air connu)**

Le colloque qui s'est tenu du 4 au 6 octobre 2000 à Sion dans le canton du Valais en Suisse était un *pari risqué* sur la possibilité d'un échange interdisciplinaire à partir des géographies. Les résultats montrent qu'il pouvait être gagné à condition de faire un certain nombre de choix. Tout d'abord, donner un temps de parole suffisant aux intervenants de manière à ce qu'ils puissent s'exprimer et répondre aux demandes d'éclaircissements de manière à « valider les énoncés de chacun ». Ce qui limitait certes le nombre de participants mais offrait l'avantage de laisser à tous la possibilité d'intervenir et de participer aux discussions. Ensuite, de partir de l'idée que tous pouvaient ne pas être d'accord et que le but de la réunion n'était pas de « trouver un dénominateur commun ». Ainsi, les propos ont parfois été vifs mais personne n'a cherché à disqualifier les autres en dépit de divergences sur la définition, l'utilité et l'emploi des démarches scientifiques. Cette reconnaissance initiale des désaccords a permis qu'un esprit critique s'exerce à l'égard de « la réalité de la différenciation du monde » dont les participants étaient partie intégrante. Enfin, l'accent a été mis sur les démarches innovatrices au point que les efforts de compréhension réciproque ont empêché l'exercice d'une quelconque autorité de censure. Cette reconnaissance réciproque hors de toute contrainte institutionnelle a permis de jeter un *premier pont* au niveau de la logique des relations spatiales, passage nécessaire pour se lancer sur les passerelles suivantes.

Cela étant, la proposition de considérer le rapport entre la Tout et la ou les Parties comme fondement de toute démarche géographique et sa formulation logique lors du précédent colloque IRI (INTERFACE, REPRESENTATION, INTERDISCIPLINARITE) tenu à Sion en 1997, n'ont pas donné lieu à un débat nourri. L'un des participants a cependant

fait remarquer que la référence systématique à la logique Tout / Partie par deux géographes (Sébastien GADAL et Georges NICOLAS) obligeait les autres participants à se situer par rapport à l'utilisation qu'ils en font. Or, pour ce géographe (Jean Paul HUBERT) le problème se situe au niveau du « mouvement des espaces » ; qu'ils soient combinables, « tout particulièrement au travers des changements d'échelle » ; qu'ils soient le résultat de transformations de l'extension et de la différenciation de dynamiques physiques, biologiques ou sociales en interaction avec une organisation spatiale ; ou enfin, qu'ils proviennent, à une échelle donnée, des relations entre lieux et objets tels qu'ils sont définis dans la logique Tout / Partie. Ceci étant, l'utilisation du tout et la partie interviendrait à un niveau plutôt causal que logique. Le même problème a été posé par le linguiste (Patrick Sériot) qui a discuté la célèbre aporie de Jorge Luis Borges (1899-1986) sur le pays et la carte qui mène à la conclusion évidente que vouloir « dire le Tout équivaut à ne rien dire ». Cependant, la solution « constructiviste » qu'il a proposée pour dépasser cette contradiction n'implique en rien une réfutation de la logique Tout / Partie car elle peut s'avérer utile pour comprendre certains problèmes « d'idéologie spatiale » comme l'Eurasisme. Le mécanisme de pensée Tout / Partie n'a donc pas été au centre des discussions mais sa définition et sa formalisation étaient sous-jacentes à l'emploi général de la *différenciation / différentiation*, dont il a été convenu qu'il serait le thème du colloque suivant.

Les échanges et les discussions ont été beaucoup plus explicites et intenses sur la question de « l'objet ». Soit que son existence est détectée à l'aide d'un mécanisme de différenciation géographique spécifique (Georges NICOLAS) ; soit qu'il résulte de l'utilisation de procédures de calcul ou de mesure (Jean Paul HUBERT, François MORICONI-EBRARD, Thierry REBOUR) ; soit qu'il soit défini de manière constitutive à l'aide de ses propriétés et ses dimensions (Jean Paul FERRIER). En revanche, il a été soutenu qu'en linguistique les objets comme les « phonèmes » (à la différence des « sons ») ne sont pas directement identifiables. L'opposition était particulièrement nette entre certains géographes qui ne mettaient pas en doute la réalité des objets qu'ils maniaient (une population humaine, une agglomération urbaine, une rente foncière, un espace, un territoire etc.) et le linguiste pour qui il fallait adopter un « point de vue » pour rendre compte de « fonctionnements individuels observables mais non directement connaissables » (Patrick SERIOT). Une convergence est cependant apparue entre les tenants de l'utilisation de procédures opératoires inspirées par des théories (pas forcément formulées mathématiquement) et le théoricien de la construction d'un « système d'oppositions pertinentes qu'on fabrique à partir d'un corps d'hypothèses », l'une et l'autre étant qualifiées de « modèles ». Mais alors s'élevait l'objection formulée relative à la nécessaire adéquation entre tout « type » ou « modèle » avec la « réalité »,

particulièrement « historique » (Anne RADEFF, Georges NICOLAS). Une vigoureuse critique a ainsi été formulée à l'encontre de la « théorie de la centralité » dont l'utilisation est devenue de moins en moins explicative au fur et à mesure qu'elle devenait toujours plus métaphorique : « vouloir dire le Tout à l'aide d'idées et de modèles métaphorisés revient à ne plus rien pouvoir expliquer ». Or comment s'assurer que des constructions effectuées à partir d'un « point de vue » sur la « réalité » ne finisse pas par décoller de cette « réalité » ?

« Par le mesure ! », ont soutenu presque tous les participants.

Tout d'abord dans la fabrication de « mappes » ou de « cartes » à l'aide d'impulsions électromagnétiques fournies par un satellite (Sébastien GADAL, Georges NICOLAS). Dans ce cas, le choix entre une procédure « qualitative » ou « quantitative » ne se pose pas : il faut traiter par le calcul une information numérisée si on veut obtenir une « image » sur un écran d'ordinateur. D'autre part, que cette image soit « construite » est évident. Mais le retour au « réel » est également le but des traitements informatiques complexes qui ne peuvent être effectués sans des formulations mathématiques sophistiquées. Ce qui compte, par conséquent, c'est le circuit : « prise d'information par réflectance sur la réalité », « traitement de l'information par le calcul », « représentation graphique », « retour à la réalité » pour « vérifier » ce qui a été représenté. S'agit-il d'un « objet concret » (une maison, une route, une forêt etc.) ou d'un « lieu abstrait » dont l'existence est seulement établie par différentiation ? Que ce lieu soit « abstrait » ou « concret » est certes important mais non rédhibitoire dans la mesure où il est « réel ». Il est d'ailleurs à remarquer que ce nouveau moyen d'étude de la réalité a permis « représenter » une « chose », le lieu, dont on ne décrivait auparavant les caractéristiques que de manière purement qualitative.

Ensuite, les recherches originales sur la nature de la rente foncière (Thierry REBOUR) qui sont entrain de bouleverser la compréhension de la structure spatiale des villes, ne se conçoit pas hors d'un circuit « réalité économique », « formulation théorique », « calcul », « retour à la réalité économique ». De même, dans la mesure du phénomène mondial dit de « métropolisation » à l'aide d'une approche qualifiée par son auteur (François MORICONI-EBRARD) « d'inductive », ce n'est pas la « réalité » du phénomène qui est mis en doute mais la manière de le détecter et la validité numérique et géographique des sources employées. Enfin, la synthèse (Jean Paul HUBERT) tentée pour lier par le calcul théorique la structuration des « métropoles » au circuit : « valeur, richesse, rente, monnaie », ne met aucunement en doute la « réalité » de la « métropolisation ».

Un *deuxième pont* a donc été jeté entre les utilisateurs de la réflexion théorique destinée à l'usage du calcul par la définition d'un objet opératoire et les praticiens de la construction d'un modèle destiné à pallier l'évanescence de leur l'objet. Mais l'échange portait moins sur la nécessité de « mettre au point » une démarche ou de « construire » un objet que sur la définition de la « réalité » et surtout sur la « vérification » des résultats par un retour à cette « réalité ». L'historienne (Anne RADEFF) a d'ailleurs mis en garde les constructeurs de « modèles » sur la tentation de refouler dans le passé des soi-disant « théories », non seulement abstraites mais encore « idéales », à partir du moment où la « réalité » contemporaine ne semble plus « vérifier » leurs « modèles ». Cette fâcheuse tendance se retrouve tout aussi bien chez les usagers de données numériques que chez les constructeurs d'objets de connaissance. La notion de « modèle » a donc été aussi mise en question.

Finalement, tous, économiste, géographes, historiens, linguiste et mathématicien, sont repartis de Sion persuadés que « l'interdisciplinarité n'est pas un vain mot », pour reprendre les termes du compte rendu scientifique de l'un d'entre eux qui traduit ainsi l'avis général unanime : aux lecteurs de juger maintenant si le *pari risqué* a été gagné ou perdu !

© Georges NICOLAS, Pontarlier, 4 février 2002